

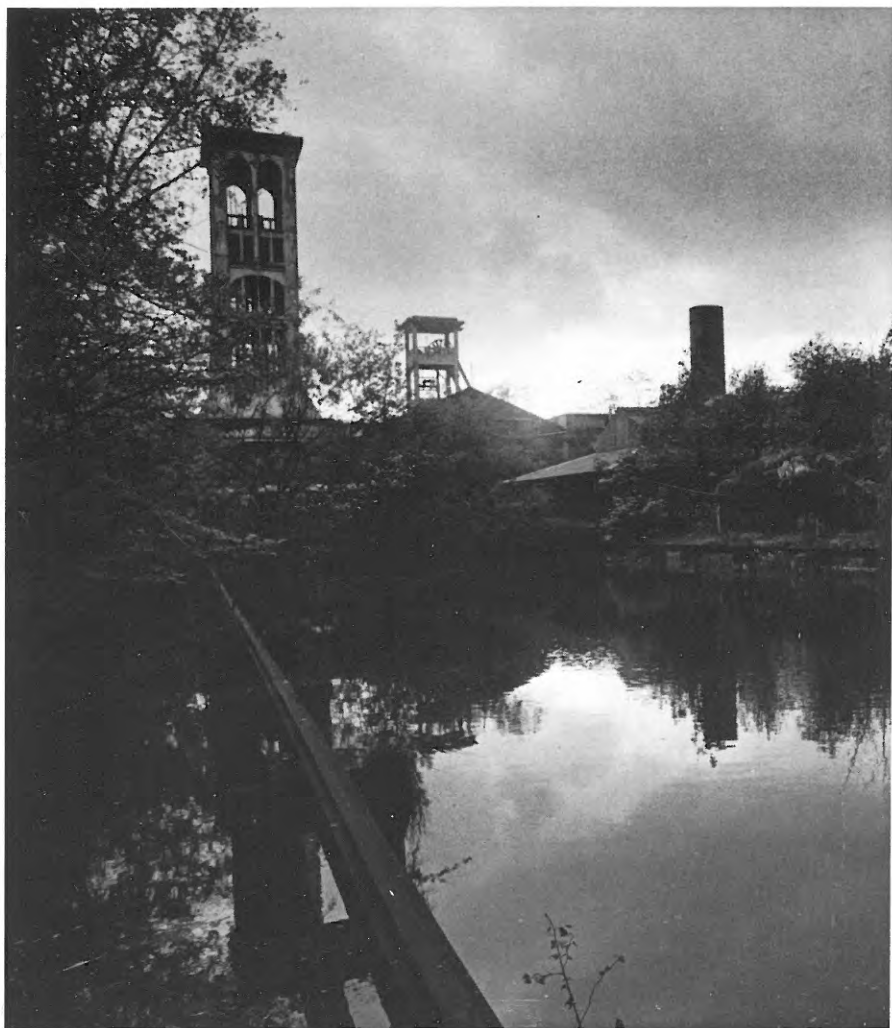
Patrimoine Industriel



Bureau de dépôt: Liège I

N° 21 — DECEMBRE 1991

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'A.S.B.L «PATRIMOINE INDUSTRIEL WALLONIE-BRUXELLES»



Sommaire

Articles et notes

C. GAIER:	
<i>Editorial</i>	3
C. GAIER:	
<i>Un exemple de retombée technologique au XVIII^e siècle: la statue équestre du roi Joseph I^{er} du Portugal</i>	4
J.P. HENDRICKX:	
<i>Un ouvrage exceptionnel sur nos charbonnages</i>	7
Publications	18
Informations et agendas	23
Protection	26

N'OUBLIEZ PAS VOTRE COTISATION

Cotisations annuelles

Il était devenu indispensable d'envisager leur relèvement. Leur tarif actuel remonte à 1984...

Pour certaines, la réception du «Bulletin» excède leur taux net!

L'Assemblée générale du 23 mars 1991 (Bruxelles, Centre Botanique) a décidé les nouveaux tarifs suivants:

- Membre individuel effectif 500 FB
- Associations culturelles 750 FB
- Associations commerciales 1.000 FB
- Entreprises, membres protecteurs 3.000 FB

Nos membres et nos lecteurs assidus auront dû s'étonner du long «silence» de notre bulletin depuis le numéro 20, publié en mars dernier en post-face au congrès international d'archéologie industrielle de Bruxelles. Ceux qui suivent nos excursions des samedis après-midi et nos assemblées générales ont eu l'occasion d'apprendre les raisons de ce délai. Il nous semble utile de rappeler ici ces diverses considérations. La publication du livre: **«Wallonie-Bruxelles: berceau de l'industrie sur le continent européen»** a absorbé entièrement et même dépassé nos ressources financières. Nous sommes occupés à restaurer notre trésorerie et espérons que la vente de cet ouvrage, à des conditions exceptionnelles (voir annonce à l'intérieur de ce bulletin), nous permettra de la consolider. La sortie du présent fascicule est en tout cas la preuve tangible que nous surmontons ces difficultés passagères.

Entre-temps, notre association n'est évidemment pas restée inactive. Son intervention a surtout porté dans deux directions: l'intégration de notre coopération au niveau international, par l'intermédiaire du TICCIIH Belgium, et la mise en chantier, à la demande du Ministère de la Région wallonne, d'un inventaire de valorisation du patrimoine industriel immobilier ancien de la Wallonie (Bruxelles étant traité par ailleurs). La méthode de travail consiste:

1. à faire le recensement, province par province, des sites datant de 1750 à nos jours (on se limite en fait aux centres de production actifs ou désaffectés présentant un intérêt architectural et historique: donc usines, ateliers, carrières, charbonnages, fours à chaux, etc... et **non** logements sociaux, châteaux d'eau, chemins de fer, entrepôts isolés, etc...).
2. à sélectionner, par une vérification sur place ou par l'intermédiaire de relais locaux, les installations les plus intéressantes.
3. à rédiger une fiche-type, informatisée, par lieu retenu.

Le travail doit être achevé et prêt pour la mise au net début mars 92 au plus tard. Le laps de temps très court qui nous est imparti nous oblige évidemment à nous montrer fort sélectif. Les personnes qui auraient des sites particulièrement intéressants à nous signaler nous rendraient grand service en se mettant en contact rapidement avec la Rédaction. D'avance merci de cette collaboration de tous nos membres, qui prouvera notre raison d'être.

C. GAIER, Président

Un exemple de retombée technologique au XVIII^e siècle: la statue équestre du roi Joseph I^{er} du Portugal

La statue équestre en bronze du roi Joseph I^{er} du Portugal (1750-1777), fièrement plantée sur la Place du Commerce de Lisbonne, fut considérée, en son temps, comme une merveille de technologie. Sa réalisation fut confiée à l'Arsenal Royal de Lisbonne, centre de mise au point et de production importante qui rassemblait les meilleurs techniciens du pays, non seulement pour concevoir et fabriquer de l'artillerie et des armes portatives, mais aussi des instruments de navigation et, en général, tout ce qui relevait de ce que nous appellerions aujourd'hui les technologies de pointe. Fait caractéristique de la civilisation pré-industrielle, les artisans attirés qui exerçaient leurs talents en ces lieux, avaient certes leurs spécialités, mais, le travail n'étant pas cloisonné, les pratiquaient sur des produits fort divers, de sorte que l'on retrouve leur nom et quelquefois leur signature associés à la réalisation de fusils, de canons, de compas, de sextants, de boussoles ou... de moules de fonderie. A cet égard, Bartholomeu da Costa (1731-1801) fut, comme intendant général des fabrications d'artillerie du Portugal, une manière de génie universel des techniques de son temps et, d'ailleurs, salué comme tel de son vivant et par la postérité. C'est lui qui fut chargé de réaliser la coulée de la statue du roi, travail particulièrement difficile car – c'était une première en Europe – l'œuvre était d'une seule pièce. Machado de Castro se vit confier le moulage et João de Figueiredo, par ailleurs damasquineur sur armes, les finitions.

La coulée de la statue (1774) imposa la fabrication d'un bâti en charpente particulièrement imposant, de même d'ailleurs que son transport vers le lieu de son installation, qui exigea aussi la confection d'un énorme fardier à traction animale, conservé au Musée Militaire de Lisbonne, successeur de l'ancien Arsenal.

Mais la retombée technologique la plus originale et aussi la plus inattendue de cette réalisation fut la redécouverte de la porcelaine dure. On sait que le secret de fabrication de cette matière, faite d'un mélange de kaolin, de feldspath et de quartz porté à très haute température (1.450° C), fut longtemps détenu par les Chinois. L'Europe



Plaquette de porcelaine commémorant la coulée de la statue de Joseph I^{er} du Portugal (Lisbonne 1775). Coll. R. Daehnhardt (Lisbonne).

s'essaya à le redécouvrir durant le XVIII^e siècle. Ces efforts furent couronnés de succès d'abord à Meissen en 1710, ensuite à Sèvres dans les années '70. En fabriquant le moule de la statue de Joseph 1^{er}, le hasard de la composition minérale des terres réfractaires utilisées permit aux Portugais de produire eux aussi de la porcelaine. Heureux de cette trouvaille et soucieux à la fois de célébrer la production d'un seul jet d'une statue de cette importance, ils confectionnèrent à l'Arsenal de Lisbonne plusieurs objets commémoratifs en pâte dure. Parmi ceux-ci, une plaquette (ht: 114 mm) particulièrement intéressante – conservée dans la collection Rainer DAEHNHARDT à Lisbonne et récemment exposée à Liège (*) – représente, à l'avant, le levage de la statue (1775) en vue de son transport. Elle comporte, au revers, un texte explicatif. Ce document permet de se rendre compte de l'ampleur des moyens mis en œuvre dans le contexte de l'époque, où le bois restait le matériau principal pour les constructions de machines et où la force humaine était encore loin d'avoir été remplacée par celle de la vapeur.

C. GAIER

(*) Voir catalogue de l'exposition: C. GAIER, «**Prestige de l'armurerie portugaise. La part de Liège**», Liège, 1991, p. 84-85.

Un ouvrage exceptionnel sur nos charbonnages: Claude Gaier, Huit siècles de houilleries liégeoise.

Histoire des hommes et du charbon à Liège ⁽¹⁾

Il est rare qu'un livre destiné avant tout au public cultivé se contente non seulement de rafraîchir les souvenirs des spécialistes mais, qui plus est, leur apporte une manne de renseignements nouveaux. Tel est, parmi d'autres, un des grands mérites de l'ouvrage de Cl. Gaier.

Dans ce travail superbement illustré, il n'y a pas de longueurs et il y en a d'autant moins que la plume est toujours limpide. L'auteur ne recherche pas les effets de style, faciles dans ce genre d'étude, mais va directement à l'essentiel. Chez Cl. G., cette manière de pratiquer l'histoire a quelque chose de fascinant.

Un tel livre ne se résume pas aisément en quelques pages. Tâchons néanmoins d'en donner l'essentiel.



Boisage en taille. Coll. Wérister.

(1) Liège, Editions du Perron, 1988 - 260 pages, 2.490 FB.

La première partie, intitulée «Liège et la houille» (p. 17-36), montre, entre autres, comment, par suite de la découverte du charbon sur son territoire, la région liégeoise a joué un rôle primordial dans la diffusion de son emploi et dans l'étude de la géologie minière. L'industrie liégeoise du charbon passa longtemps, du moins en Europe continentale, pour unique en son genre puis, lorsque d'autres charbonniers se furent également développés, comme un modèle à suivre. Pour faire bref, en conclusion à cette première partie, on peut dire avec Cl. G. que «la mise à fruit du gisement houiller de Liège a duré huit siècles au cours desquels des techniques de plus en plus élaborées ont été développées et utilisées, des relations économiques se sont établies, des rapports sociaux se sont noués. Ainsi, la région liégeoise a connu une véritable civilisation minière qui, peu à peu, a largement déterminé son image et son facies» (p. 36).

Après avoir – si l'on peut dire – dressé tout en nuance la toile de fond de son sujet, Cl. G. envisage, dans une seconde et ample partie, «L'évolution des techniques d'exploitation» (p. 37-117), sujet ardu s'il en est et qui fait appel à pas mal de connaissances. Dans l'impossibilité matérielle de tout dire, nous énumérerons les points qui nous ont paru les plus importants.

En ce qui concerne le passage de l'artisanat à l'industrialisation, l'auteur rappelle que l'extraction charbonnière a commencé par de simples fosses rudimentaires souvent «profondées» à l'aveuglette. C'est ainsi que, dès le XIII^e siècle, les collines autour de Liège deviennent la proie d'un véritable pillage des ressources naturelles par des particuliers. Ce n'est qu'avec le XIX^e siècle – on le sait – que les charbonnages deviendront de très grands pourvoyeurs d'emplois et que le monopole qu'ils détiennent de la source d'énergie accentuera leur poids socio-économique.

Toujours dans cette seconde partie, Cl. G. s'intéresse plus spécialement au problème ingrat de l'accès au gisement (p. 41-52). Il faudra, en fait, attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour voir se généraliser la technique scientifique des sondages jointe à une bonne connaissance de la géologie. Autres aspects analysés avec précision ici, ceux du soutènement, de l'aérage des galeries, de l'éclairage et de l'exhaure. Une fois ces travaux préparatoires – qui ne se firent pas en un jour – terminés, on en vient à l'essentiel : produire du charbon. A ce propos, après une phase artisanale qui s'étendit du Moyen Age à l'Ancien Régime, au début du XX^e siècle, le travail du mineur va subir

une amélioration fondamentale avec l'arrivée des marteaux-piqueurs pneumatiques. Ils vont remplacer, en l'espace de vingt ans, le pic et la haveresse pour l'abattage du charbon. Entre-temps, d'autres moyens d'abattage, plus puissants encore, étaient apparus dans les mines. L'Angleterre et les Etats-Unis avaient, à cet égard, montré la voie dès la seconde moitié du XIX^e siècle en mettant au point des engins entièrement mécanisés capables de haver ou d'arracher la houille sur toute la longueur du front de taille.

Pour être exhaustif – à l'image de Cl. G. – il nous faudrait encore parler des problèmes de transport souterrain qui revêtaient, dans les mines, une importance capitale puisqu'il fallait, coûte que coûte, amener le charbon jusqu'à la surface; de l'extraction proprement dite, très bien expliquée par l'auteur; des transports et manutentions de surface qui s'opèrent au jour dans l'enceinte du charbonnage; des produits extraits qui doivent subir une préparation, voire une transformation qui les répartissent en diverses catégories marchandes. Tous ou du moins la plupart de ces problèmes, Cl. G., en parfait connaisseur de son sujet, n'hésite pas à les expliciter à partir du Moyen Age finissant ou de l'Ancien Régime.

La troisième partie du maître-livre de Cl. G. a pour titre : «La structure de l'industrie houillère et son évolution économique» (p. 119-153). L'auteur envisage successivement la structure de l'industrie minière liégeoise proprement dite, le processus de commercialisation, enfin les réussites ou les échecs de cette activité à la lumière de l'histoire économique générale.

Et tout d'abord, le régime juridique du sous-sol. L'ancien droit liégeois considérait le possesseur d'un bien foncier comme propriétaire du sous-sol correspondant. Un véritable code minier s'était élaboré de la sorte dans la principauté. Mais les choses vont changer radicalement avec la Révolution française qui décrète qu'il appartient à l'Etat de gérer ses ressources (lois du 28 juillet 1791 et du 21 avril 1810). Les effets du nouveau régime juridique furent considérables. Avant tout, celui-ci mit fin à la petite exploitation éphémère. En exigeant des moyens et des garanties de réussite, il privilégiait l'efficacité et favorisait indirectement le capitalisme industriel moderne.

Après avoir traité de l'organisation des entreprises, dont les établissements religieux, grands propriétaires fonciers, furent les premiers à exercer leur faculté d'extraire des houilles, et ce dès le XIII^e siècle, et après avoir rappelé que le bassin minier liégeois resta voué, à travers

toute son histoire, au système d'entreprise familiale où les banques n'intervenaient guère, Cl. G. se tourne ensuite vers la capacité de production des charbonnages liégeois. Il n'existe, à cet égard, aucune statistique avant le XIX^e siècle, En 1812, la plus grosse entreprise du bassin produit 50.000 tonnes annuellement. En 1879, Cockerill encore et Marihaye sont les seules entreprises liégeoises à dépasser les 300.000 tonnes par an. En 1898, Marihaye est en tête avec 458.000 tonnes. Au XX^e siècle, les gros charbonnages liégeois dépassent normalement les 400.000 tonnes par an. A titre de comparaison, pour la période entre 1954 et 1957, aucun charbonnage campinois ne produisait moins de 1.200.000 tonnes par an.

Et Cl. G. de terminer cette troisième partie par des explications très approfondies sur la commercialisation des produits: nature des produits, modes de commercialisation, transports, débouchés, concurrence. A épingler encore ici quelques pages bienvenues sur la rentabilité et la conjoncture de l'industrie houillère, qui dépendent, plus encore que les autres industries extractives ou manufacturières, d'un très grand nombre de variables dont beaucoup sont irréversibles.

Quatrième et dernière partie du livre de Cl. G.: «Le travail et le capital» (p. 155-216), avec au menu: la main-d'œuvre, l'évolution des conditions de travail, le mode de vie et la mentalité.

Concernant la main-d'œuvre et sa structure, on peut dire que les charbonnages furent parmi les plus gros pourvoyeurs d'emploi du monde industriel et ce, dès l'Ancien Régime. Selon un chroniqueur du XV^e siècle, on estime, qu'à cette époque, Liège et sa banlieue comptaient déjà quelque 2.500 personnes, hommes, femmes et enfants, occupés dans les mines. Il y en aura 6.578 en 1812, 13.791 en 1847, 19.387 en 1866, plus de 40.000 à la veille de la première guerre et à nouveau dans les années vingt. Puis, l'effectif régressa avec le déclin des houillères. Quant à la main-d'œuvre employée dans les charbonnages liégeois, elle fut pendant des siècles d'origine locale. Le métier de mineur se pratiquait de père en fils et une forte proportion des habitants de la périphérie de Liège s'y adonnait par tradition. Mais bientôt, un type de travailleur nouveau allait faire son apparition dans les houillères: les migrants. En effet, l'intensification de l'extraction charbonnière à l'époque de la révolution industrielle avait entraîné un phénomène, particulièrement dans le bassin liégeois, qui allait désormais faire partie des problèmes de son exploitation: la pénurie de main-d'œuvre locale. Dès les années 1830, le rythme des migrants s'accé-

lière. En 1876, il y avait dans le bassin liégeois 5,5 pour cent de mineurs d'origine germanique. Ce mouvement ne fit que s'amplifier après la première guerre mondiale. En 1939, les houillères liégeoises occupaient 22,4 pour cent d'étrangers. Au lendemain de la seconde guerre, ce fut l'immigration massive – comme on le sait – de travailleurs italiens. De 1946 à 1957, on estime qu'arrivèrent en Belgique 140.105 Italiens. De 1946 à 1949, quelque 16.000 ouvriers italiens étaient destinés au bassin liégeois. En 1947, il y avait dans les mines du bassin la moitié d'étrangers dont un tiers d'Italiens. En 1952, année record à cet égard, ceux-ci formaient les deux-tiers de la main-d'œuvre immigrée. Les Marocains, les Algériens, les Portugais et les Turcs composèrent également les principaux contingents à partir des années 1960 et jusqu'en 1974.

Après avoir fourni des chiffres très éclairants sur l'évolution salariale dans les mines liégeoises pratiquement du Moyen Age au XX^e siècle, Cl. G. s'intéresse aux conditions de travail, avec – pour commencer – la sécurité et l'hygiène des mines. Ce qui a marqué l'exploitation d'une flétrissure indélébile, ce sont les catastrophes collectives. Quantitativement, elles n'eurent heureusement pas, dans le bassin de Liège, la gravité des catastrophes survenues dans d'autres régions de



L'entrée principale de l'ancien charbonnage Colard de Cockerill (1984).

Belgique ou de l'étranger. Néanmoins, de 1821 à 1930, on a recensé 3.972 houilleurs tués dans les mines liégeoises. Outre la sécurité, l'hygiène des mines n'a pas cessé de susciter les plus vives préoccupations. L'hygiène générale des milieux ouvriers resta insuffisante, voire désastreuse, jusqu'au commencement du XX^e siècle. Les conditions de logement laissèrent, elles aussi, très longtemps à désirer et contribuèrent à la prolifération de fléaux comme le choléra et le typhus.

Cl. G., qui ne laisse décidément rien dans l'ombre, se penche ensuite sur quelques autres caractéristiques «minières»; la sécurité sociale du houilleur: il fallut attendre le début du XX^e siècle pour que s'élabore toute une législation visant à assurer la protection sociale des travailleurs, parmi lesquels les mineurs furent souvent à l'avant-garde des garanties obtenues; les conditions de logement: elles furent longtemps déplorables jusqu'au moment où, vers le milieu du XIX^e siècle, les responsables des charbonnages se décidèrent à créer des habitations ouvrières à bon marché; le mode de vie et la mentalité du mineur: pendant longtemps, le houilleur fut un paria, non seulement dans l'échelle sociale mais aussi par rapport au monde ouvrier. Généralement analphabète et frustré, du moins avant la première guerre mondiale, il vit à la limite de l'indigence. Ses grands ennemis sont les créanciers et surtout le cabaret, qui abrutit son homme et le saigne à blanc.

Quatrième chapitre de cette partie, les entrepreneurs. De toute ancienneté, les maîtres de fosses ont occupé à Liège un rang social considérable. Des dynasties de maîtres de fosses se créent dès les XV^e-XVI^e siècles. Plus tard, notables, banquiers, industriels issus de la métallurgie ou du textile, les nouveaux patrons charbonniers trouvent dans la région industrielle une dimension inédite pour leurs affaires. C'est le règne des «barons» du charbon qui commence. Ce sont aussi d'importants propriétaires fonciers. En fait, le monde charbonnier a toujours connu, à Liège, de fortes personnalités.

Et pour finir, CL. G. nous donne un aperçu très finement ciselé sur les relations capital-travail. Déjà à l'époque préindustrielle, les rapports de force classiques n'en existaient pas moins. Dans les fosses à houilles, tout spécialement, on ne reconnaissait au mineur aucun moyen de pression légale contre ses maîtres. La grève, selon l'ancien droit minier liégeois, était considérée comme un «acte arbitraire». Cependant, malgré l'interdit, la grève était bien l'arme dont usaient habituellement les mineurs pour manifester leur mécontentement. A partir du

milieu du XIX^e siècle et pour longtemps dans les mines, le climat social s'est considérablement dégradé. Finalement, à la crise profonde du monde ouvrier engendrée au siècle dernier, la réponse – pour Cl. G. – «ne put venir que des mouvements radicaux, d'inspiration socialiste finalement canalisés par le Parti Ouvrier Belge et les syndicats de son obédience, et partiellement, par la démocratie chrétienne, plus tard aussi, sous une forme plus radicale, par le parti communiste».

Nous voici arrivé au terme du résumé de la «somme» de Cl. G. : un résumé trop long diront les gens pressés; un résumé encore assez sommaire et forcément subjectif, dirons-nous, car nous avons dû nous astreindre à un tri, à une sélection. Le moment est venu maintenant de donner – très rapidement encore – notre avis sur le livre de Cl. G.



S'il fallait qualifier en quelques mots le beau travail de Cl. G., on pourrait dire : exhaustivité, érudition, précision et clarté.

L'exhaustivité se rencontre à plusieurs niveaux. A celui de l'enquête bibliographique, tout d'abord; celle-ci est des plus complètes puisqu'elle couvre 25 pages (p. 226-251) et est distribuée autour de quatre grands axes : les archives, les principales publications périodiques consultées, les ouvrages relatifs à l'industrie du charbon surtout dans le bassin de Liège et, enfin, les ouvrages concernant partiellement ou indirectement l'industrie charbonnière. Les troisième et quatrième parties de cette bibliographie sont évidemment, et de très loin, les mieux alimentées respectivement – pour autant que nos calculs soient exacts – 1.015 et 405 titres, des chiffres qui laissent rêveur et qui, à eux seuls, donnent un aperçu de l'effort fourni par Cl. G., qui a vraiment ratissé très large et dans tous les secteurs. On peut affirmer, sans grand risque d'erreur, que l'auteur a quasiment tout repéré et tout lu concernant son sujet.

Exhaustivité aussi au niveau du sujet lui-même. On ne se trompera pas de beaucoup en disant que Cl. G. envisage tout ou presque tout ce qui touche à la mine et aux mineurs. Pour ce faire, l'auteur a dû se transformer, selon les cas, tantôt en ingénieur des mines, tantôt en géologue, tantôt encore en juriste, en économiste, en médecin hygiéniste et – bien entendu – en mineur. Le tout avec une belle lucidité.

Ce qui saute tout d'abord aux yeux dès qu'on ouvre le livre de Cl. G. – dédié «à la gloire des mineurs du bassin de Liège» [p. 263], mais aussi à Zola, «qui a tout vu, tout compris et tout dit» (p. 7) – c'est une

très grande lucidité et une rigueur tout aussi grande. La vérité retrouve sans cesse ses droits. Ainsi, par exemple, dès la première page de son récit (p. 17), l'auteur fait justice d'une opinion aussi séduisante que dénuée de preuves – et qui pourtant se rencontre encore chez des historiens contemporains peu exigeants en matière de critique historique – selon laquelle le charbon aurait déjà été utilisé par les Eburons au temps de Jules César. Les textes des chroniqueurs sont pourtant là pour affirmer – notamment à Liège – que la découverte du charbon ne se situa qu'à la fin du XII^e siècle. En historien au faite de son érudition, Cl. G. redresse également certains stéréotypes, notamment la pseudo-indifférence des patrons charbonniers liégeois vis-à-vis de leurs ouvriers. A Liège, comme ailleurs, il y eut aussi de bons patrons à l'égard de leur personnel (p. 208).

Un autre point fort qui alimente le présent travail est que Cl. G. – qui n'improvise jamais – fait souvent appel, pour appuyer ses dires, aux personnes qui se sont intéressées au charbon, depuis – pour n'en citer que quelques-unes – Saint Albert le Grand et son traité de 1260 *De proprietatibus elementorum* (cité p. 19-20) jusqu'aux écrits rédigés par des savants qui firent – notamment au XVIII^e siècle – progresser la science minière en tentant d'en pénétrer les secrets: Mathias Guillaume de Louvrex et son célèbre *Recueil contenant les édits et règlements faits pour le païs et le comté de Looz* (1730); le physicien attiré de l'Empereur François 1^{er}, le lorrain Léopold Geneté, envoyé par son maître en mission d'information à Liège et qui prit force notes en 1744 et 1745 pour publier ses *Connaissances des veines de houillerie ou charbon de terre et leur exploitation dans la mine qui les contient*; toujours pour l'Ancien Régime finissant, Jean-François Morand, un médecin parisien qui séjourna à Liège de 1768 à 1776 et publia à Paris: *L'art d'exploiter les mines de charbon*, trois gros volumes in-folio, d'un total d'environ seize cents pages et dans lesquels le bassin de Liège y tient «une très large place» (p. 23). Inutile de dire que Cl. G. fait aussi référence à des auteurs qui font, ou ont fait, autorité à propos de points plus précis: par exemple, le français Jean Reynaud, descendu en 1843 dans une mine liégeoise et qui fut vraiment scandalisé par les conditions de travail des femmes (p. 156); P. Lepeintre qui décrit en 1827 la situation des enfants dans les fosses (p. 157); l'avocat liégeois bien connu Alfred Guillotte qui publia à Paris, en 1878, une série de nouvelles naturalistes dépeignant, entre autres, le milieu liégeois de la mine (p. 170). L'auteur cite aussi volontiers des personnalités scientifiques et intellectuelles, souvent des médecins et des hygiénistes, qui,

dès le XIX^e siècle, dénoncèrent la peu enviable condition des mineurs et s'efforcèrent d'y remédier par leurs écrits: ainsi, notamment, les docteurs H. Boëns-Boissiau (cfr p. 160, 166, 183, 191) et H. Kuborn (cfr p. 158, 161, 166, 191, 198).

Mais Cl. G. en dit plus encore. En «valeuroux Liégeois», il ne manque jamais une occasion de mentionner les découvertes, réalisations ou innovations «minières» dues à des Liégeois. Deux exemples parmi une pléiade: ce sont des Liégeois qui furent les premiers pourvus en Europe occidentale d'un appareil d'exhaure pratique d'origine anglaise (début du XVIII^e siècle) et qui contribuèrent à le diffuser dans les autres régions (p. 70). Différentes machines – entre autres d'exhaure et de transports souterrains – fonctionnèrent également pour la première fois, sur notre sol, à Liège, qui servit bien souvent de banc d'essais. Quant à la nouvelle bellefleur du puits d'aérage du charbonnage de l'Espérance à Montegnée, ce fut, sans doute, en 1912, le premier chevalement en béton armé d'Europe, sinon du monde. Mais il arrive à l'auteur de déplorer certaines situations. Il regrette, par exemple, la politique à courte vue, à la fin du XVIII^e siècle, des patrons miniers liégeois «qui manquèrent d'audace, et leurs desseins d'ampleur. C'était le règne du bas de laine, de la chicane et du confort douillet» (p. 124).

Un autre aspect de l'ouvrage exemplaire de Cl. G. est qu'il ne se contente pas de se «calfeutrer» prudemment et timidement dans la région liégeoise: nombre de faits et de données sont, en effet, comparés avec ce qui se passait dans les autres bassins miniers belges ou étrangers. Cela revient que «le Gaier» sera désormais indispensable à tous ceux – de plus en plus nombreux – qui s'occupent d'histoire des charbonnages. L'auteur, grâce à ses multiples lectures et à sa belle culture «industrielle», fait vraiment ici œuvre novatrice. Il met notamment en parallèle ce qui se passait, sur le plan technique, dans les mines liégeoises et leurs consœurs allemandes, françaises ou anglaises (v.g. p. 81-82, 83, 86, 104, 111, 112). a contrario – si l'on peut dire – il arrive aussi que ce soient des industriels liégeois qui furent à l'origine d'innovations techniques à l'étranger. N'est-ce pas un Jupillois, directeur de la «Welsche Koul» (= «la mine wallonne») en Allemagne, qui aurait introduit un nouveau système de guidonnage des puits? (p. 87).

Parlons chiffres maintenant. Dans un travail – s'étendant sur la longue durée – d'histoire industrielle et socio-économique, un des écueils majeurs à éviter est de fournir une kyrielle de chiffres, de

tableaux et de statistiques qui bien souvent, même s'ils sont utiles, risquent de nuire à la fluidité et à la clarté du texte. Cl. G. a pressenti cet écueil en ayant recours avec équilibre aux données chiffrées, sans pour autant négliger l'essentiel.

Les enquêtes orales ont également été employées à bon escient par Cl. G., qui n'oublie pas non plus qu'il a affaire dans ce domaine – huit ans après la fermeture du dernier puits liégeois (1980) – à des personnes qui, pour la plupart, ont atteint un âge avancé. Dans plus d'un cas, il lui arrive d'ailleurs de «redresser» certains souvenirs diffus. qui plus est, l'auteur a également pris en considération dans ses enquêtes orales de ne pas interroger les seuls ouvriers ou leurs fils – comme c'est trop souvent le cas en l'occurrence – mais aussi les ingénieurs et les «cadres», comme on dit aujourd'hui. Il a notamment questionné de très anciens ingénieurs des mines, qui lui firent part de leurs réactions indignées devant les gifles et les sévères brimades des maîtres mineurs à l'égard des simples ouvriers démunis de tout recours (p. 170).



**Un petit charbonnage au début de ce siècle : les Onhons (absorbés par Wérister).
Coll. Wérister.**

Mais Cl. G. pousse son enquête plus loin encore pour décrire la situation et – dans le cas présent – l'ambiance de la mine. Il se sert, à cet effet, de l'acquis des chansons, des contes et des pièces de

théâtre dites prolétariennes où le mineur tient souvent le haut du pavé. Très bien informé sur le folklore populaire, l'auteur fait un usage abondant et critique de toute cette documentation sociale, de la chanson, jadis très populaire, de Félix Chaumont (1872) narrant la jalousie de Baïtrix la botteresse furieuse de voir passer son amoureux au bras d'une rivale jusqu'à la dernière œuvre du grand musicien liégeois Eugène Ysaye qui se souviendra des mouvements sociaux de sa jeunesse en composant un drame lyrique *Piére li Houyeu* (= «Pierre le Houilleur») dont la création eut lieu au Théâtre Royal de Liège le 4 mars 1931, en passant par toute une brassée d'auteurs de pièces de théâtre et autres écrivains locaux souvent virulents, voire haineux. A ce propos, on dira avec Cl. G. que «la mine a suscité à Liège, essentiellement à la fin du XIX^e siècle et au début du suivant, une appréciable quantité de romans, chansons, poèmes et surtout pièces de théâtre, la plupart composées en wallon. Ces écrits s'adressaient surtout à un public proche de la fosse : reflet des conceptions, du tempérament, du comportement des houilleurs, ils nous éclairent aujourd'hui sur la mentalité de ce milieu si particulier» (p. 14).

Un dernier mot, enfin, sur la documentation iconographique. Cette documentation sur les charbonnages – liégeois et autres – est immense. Celle qui figure dans le livre de Cl. G. résulte d'un choix, toujours douloureux certes, mais efficace en ce qu'elle suit de très près le texte, en ce qu'elle «colle» véritablement aux lignes qu'elle illustre. Point de photos distribuées au hasard ! Agencer de la sorte 294 cartes, plans, reproductions de peinture, objets des plus divers, coupes de veines de charbon, etc... n'était pas une sinécure, d'autant plus que l'auteur a dû, pour s'informer par l'image, dépouiller de très nombreux fonds classés ou non et avoir surtout recours à des documents émanant de particuliers ou d'instances officielles (cfr «Crédits photographiques», p. 252). Certes, la complexité et le volume de l'activité extractive aux époques récentes appelaient forcément une information par l'image plus abondante que celle des temps des «vieux hommes», mais même pour ces périodes plus anciennes, Cl. G. s'en tire tout à son avantage.

Bref, en un mot comme en cent, nous avons affaire ici à du grand Claude Gaier.

Jean-Pierre HENDRICKX

Publications

□ Université Libre de Bruxelles. **La condition ouvrière en région dinantaise au XIX^e siècle. Le rapport du Dr Didot de 1847**, Treignes, édit. DIRE, 1991, 96 p., 18 ill - 350 FB.

Voici la réédition du rapport présenté en 1848 devant l'Académie royale de Médecine par le docteur Alphonse Didot (Annevoie 1805 - Cureghem 1863) qui en devint membre titulaire l'année suivante. Ce «médecin progressiste» a livré ses informations sur huit secteurs de l'arrondissement judiciaire de Dinant: mines de fer, carrières et ardoisières; cuivrierie et forgerie; papeterie et carterie; écorçage du chêne et tannerie. Son discours accompagne les projets d'une législation sur la protection des enfants et sur les conditions de travail des ouvriers en général, mais, dit l'auteur, en tenant compte de ce que «l'intérêt de l'industrie et la liberté individuelle sont, par conséquent, deux principes à respecter». Il parle du travail «à la tournée» (c-à-d. à la pose), des conditions hygiéniques propres à chaque type de manufacture, cite à l'occasion des salaires et des horaires (souvent onze heures en été), signale des méthodes de fabrication et propose des normes souhaitables en matière d'âge et de prestations pour remédier à la déplorable situation constatée. Certaines réflexions élargissent le champ: ainsi, à propos de la section marbrière, «cette industrie, comme toutes les autres, se tue par la concurrence excessive, et le moment n'est pas éloigné où, comme toutes les autres, elle subira une de ces crises qui remettent tout en question et ne rendent les hommes raisonnables, qu'après les avoir réduits à la condition de philosophes, c'est-à-dire, après les avoir dépouillés de leurs richesses» (p. 45); ou encore, un peu plus loin, «il me semblerait un peu singulier d'aller parler d'hygiène raffinée à des gens qui souvent manquent de pain et de vêtements. Ne poussons pas jusque là la dérision de notre philanthropie de paroles» (p. 48).

L'introduction de J. Puissant situe la portée historique du témoignage d'A. Didot, compte tenu de la date de son texte et du degré d'industrialisation de la zone namuroise que l'auteur fréquentait exclusivement, ce qui explique largement l'interprétation assez peu pessimiste que le docteur dinantais avait au total de la situation régionale à l'époque.

Quelques illustrations de provenances variées (Encyclopédie, vieilles photos, etc.) ponctuent la matière des différents chapitres. Elles ajoutent leur poids visuel à celui des descriptions humanitaires d'un médecin à l'évidence soucieux de la santé tout à la fois physique, morale et mentale de ses contemporains, jeunes et vieux, des deux sexes, qui ne gagnaient pas lourd au soir de leur journée.

L.F.G.

□ Yves POURCHER, **La trémie et le rouet. Moulins, industries textiles et manufactures de Lozère à travers leur histoire**. Les Presses du Languedoc / Max Chaleil Editeur, 1989. In-8, 222 p. 130 FF.

L'histoire de la Lozère s'est longtemps déroulée autour des moulins, des rouets et des métiers à tisser. Paysans et tisserands, tous sont attentifs, inquiets pour la quantité de farine possédée, pour la qualité des étoffes fabriquées et vendues. La vie quoti-

dienne des habitants de ce haut pays s'organise dans la complémentarité de ces labeurs; celui des champs, de la récolte et de la mouture, celui du pacage des troupeaux, de la tonte, de la filature et du tissage. Dans le moulin, mécanisme complexe et fascinant, cœur du village et lieu des envies, les sacs de grain sont portés. Mains, non loin de là, les tissus de laine, escots du Gévaudan, sont foulés avant d'être expédiés. Tel est, à très gros traits, résumé le contenu de cet ouvrage.



Manufacture de Pineton à Marvejols.

Yves Pourcher reconstitue pour nous ce temps des moulins: celui du pain de seigle et de l'habit de serge. Il nous conduit sur leur route, décrit l'outillage et rapporte les paroles des meuniers. Il recrée cette époque de bouleversement dans la fabrication des étoffes, celle des grandes manufactures le long des rivières, enfin celle de la disparition de cette ancienne industrie.

Gens du moulin, de la terre et du négoce, chacun dans sa position, tous sont restés actifs des siècles durant, quelques-uns s'enrichissant, d'autres, les plus nombreux, subissant la dureté du pays. Ainsi, au rythme du moulin et du rouet, a vécu cette Lorèze d'antan, dont l'auteur analyse les structures et les mentalités; une société inscrite dans un univers apparemment immuable et une économie qui, voilà bien peu, semblait encore procéder d'avant la révolution industrielle. Bref, un monde dont le souvenir hantera encore longtemps notre imaginaire collectif.

Rappelons qu'Yves Pourcher, docteur de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales et membre de l'Unité de Recherche associée du CNRS (ethnologie des pays de la Méditerranée nord occidentale), enseigne à l'Université de Montpellier. Il a publié, en 1987, aux Editions Olivier Orban, **Les maîtres de granit**.

Jean-Pierre HENDRICKX

□ **J.-L. VAN BELLE, Vie d'une carrière sous le Régime français ou le livre de comptes de J.B. Capitte, maître perrier à Feluy (1796-1815).** Mémoires du Cercle de Recherches historiques et folkloriques de Braine-le-Château, Tubize et des régions voisines, t. VIII, 1987, 331 p., ill.

Située à une trentaine de kilomètres de Bruxelles, aux confins du Hainaut et du Brabant, la commune de Feluy constitue une très ancienne zone d'exploitation de la pierre. C'est surtout à la fin du moyen âge que cette pierre connut une réputation qui ne se démentira plus durant tout l'Ancien Régime, au point même de supplanter la pierre de Tournai à laquelle l'époque médiévale avait pourtant donné ses lettres de noblesse. Cette pierre dure, d'où est issu son surnom de «petit granit», doit sa renommée à des artisans qui ont su exploiter à merveille toutes ses qualités. Néanmoins, il n'y eut point parmi eux – comme ce fut le cas pour Soignies, dernier bastion de ce «bassin carrier» – de grands entrepreneurs, d'hommes d'affaires d'ample envergure, de fondateurs d'empire. C'est dans ce milieu d'artisans que va évoluer Jean Baptiste Capitte. Il naquit à Feluy en 1753 et décéda en 1828. Sans être fortuné, il apparaît toutefois comme un notable local vivant aux portes de l'aisance.

Après avoir décrit rapidement l'homme et son milieu (p. 7-10), J.-L. Van Belle tente ensuite, au travers du livre de comptes de Capitte, de mieux connaître le métier de ce dernier. Il est d'abord question des ouvriers (p. 11-17). Patron carrier, Capitte eut tout naturellement recours à de la main-d'œuvre pour extraire sa pierre et la tailler. Le document, édité ici en entier (p. 61-320), permet une analyse de deux aspects importants relatifs à ce monde ouvrier : sa mobilité d'une part, son salaire d'autre part ; la main-d'œuvre est très flottante et ne favorise pas le travail en équipe ; quant au salaire, la besogne se faisant à la pièce, il est lui aussi très variable. Après les ouvriers, l'auteur



Une journée de taille au XX^e siècle. Mêmes gestes, mêmes attitudes à travers les siècles.

envisage successivement la production (les produits standards; la variété des produits; p. 17-29) et le commerce de cette pierre (transport; clientèle; associations et sous-traitances; p. 29-44) avant de dresser un portrait de J.B. Capitte, homme d'affaires (chiffres d'affaires; bénéfice et coûts salariaux; employé aux écritures et agent de commerce; volume de production; p. 45-50).

On sera particulièrement reconnaissant à J.L. Van Belle, docteur en histoire (Louvain, 1981), d'avoir su tirer un maximum d'informations toutes au plus subtiles et idoines d'un livre de comptes parfois très énigmatique. Au terme de cette fine analyse, un homme se dessine, un milieu se devine, un métier se dévoile.

Jean-Pierre HENDRICKX

□ Louis BERGERON, **Les Rothschild et les autres... La gloire des banquiers**. (Collection Histoire et Fortunes). Paris, Editions Perrin, 1991. In-8, 202 p.

Valait-il la peine, se demande l'auteur, de consacrer un livre de plus à l'histoire de la banque en France, alors que la production scientifique des trente ou quarante dernières années paraît avoir bénéficié tout particulièrement à la connaissance de ce secteur? Oui, assurément, car «en intitulant ce livre **Les Rothschild et les autres**, on a conçu le projet d'attirer l'attention sur les véritables dimensions du groupe qui, bien au-delà de quelques individualités et de quelques familles aux noms toujours ressassés, s'étendent au moins à plusieurs centaines de personnes. Assez pour que s'affirment sur tout le territoire national l'omniprésence de cette petite élite et l'unité profonde de ses vues» (Introduction, p. 11).

Le tableau ainsi tracé, Louis Bergeron, dont les travaux sur l'histoire des élites, sur l'histoire du négoce, de la banque, de l'industrie, des entrepreneurs et des entreprises (XVIII^e-XIX^e siècle) font autorité, jette sur les grands noms de la finance parisienne, qui s'emparent du pavé au XIX^e siècle, un éclairage différent de celui de l'histoire économique et, plus encore de tout ce qui – légende, polémique ou scandale – déforme l'image de cette élite aussi étroite que puissante. Il montre ces familles venues de l'étranger ou des provinces françaises qui constituent par leur talent, leurs moyens, leur style et leur cadre de vie, un microcosme représentatif de la grande bourgeoisie triomphante. Les Rothschild et nombre de leurs éminents confrères estiment avoir un rôle à jouer dans l'amélioration des conditions de vie de leurs compatriotes. Voici donc nos banquiers aménageurs du territoire et du cadre urbain, philanthropes, mécènes, plus perméables qu'on ne le croyait à la «question sociale», promoteurs culturels autant qu'immobiliers. Certes, ils auraient perdu leur raison d'être s'ils n'avaient soigné leurs intérêts; il n'empêche qu'à leur manière, il leur arrivait d'avoir le sens de l'Etat. Et, considérant l'évolution vers l'anonymat de cette haute banque qui s'incarnait dans des familles, l'auteur se demande si les gouvernements ou les multinationales qui les remplacent sont en mesure de reprendre leur héritage social et culturel. Une remarque pétie d'une grande lucidité.

Comme à l'accoutumée, Louis Bergeron signe ici un ouvrage «décapant», qui n'hésite pas, preuves à l'appui, à redresser un certain nombre d'idées fausses sur la haute finance et ses représentants.

Jean-Pierre HENDRICKX

□ Bonnie SMITH, **Les bourgeoises du Nord, 1850-1914**. Traduit de l'anglais par Marie Alyx Revellat. Paris, Editions Perrin, 1989. In-8, 234 p., 145 FF.

Les amateurs d'histoire des mentalités qui se situe dans un contexte industriel bien délimité seront comblés par le présent ouvrage de Bonnie Smith, maître de conféren-

ces à l'Université de Rochester, département d'histoire. Comme le dit l'auteur elle-même dans son Introduction (p. 11-12), lorsqu'elle a entrepris ses recherches sur les bourgeois du Nord, elle a cru tout d'abord qu'elle pourrait se contenter de recueillir quelques informations éparpillées les concernant, mais — chemin faisant — elle a été amenée, pour notre plus grande satisfaction, à creuser davantage son sujet et à le peaufiner sans cesse par une analyse plus approfondie.

L'historienne américaine s'est attachée à explorer le rôle, les sensibilités, les croyances religieuses et les comportements des femmes de la bourgeoisie française entre 1850 et 1914, dans une société que transforme la révolution industrielle. Elle a choisi de le faire au travers des bourgeois du Nord. Pourquoi ?

Parce que précisément le Nord a sécrété, au XIX^e siècle, une grande bourgeoisie industrielle très caractérisée, dont les membres demeurent encore immédiatement repérables par leurs doubles noms (Tiberghien-Motte, Motte-Boussut, Motte-Motte, Lambert-Dansette, etc...), témoignages de fréquentes alliances interdynastiques et interpatrimoniales au sein d'un milieu géographique et social extrêmement typé.

Cette bourgeoisie du Nord offre le parfait exemple du changement apporté par le passage de la société mercantile à la société industrielle. B.S. montre comment il accentue la séparation des sexes, comment les femmes, cessant de participer à la marche de ce qui était jadis une petite entreprise familiale, sont reléguées dans leurs fonctions de reproductrices, d'éducatrices, de maîtresses de maison, de dames patronnesses. Ayant créé leur propre monde centré sur la maison, la famille, la religion, cultivant la tradition, la vertu et l'ordre domestique, les bourgeois apportent un contrepoids conservateur à une société masculine que l'industrialisation, l'extension des entreprises et des marchés ont rendue plus ouverte vers l'extérieur, plus démocratique, plus « progressistes ». Et cela au point que des intellectuels et des politiciens s'en inquiètent et voudraient réformer l'éducation des filles pour mettre fin à l'influence sociale qu'exercent ces bourgeois qui défient les champions de la modernisation.

Grâce à l'emploi de la sociologie et de l'anthropologie qui viennent ici aider l'histoire (industrielle), B.S. nous donne une contribution remarquable sur un sujet difficile car, en somme, qu'est-ce qu'une « bourgeoisie » ?

Jean-Pierre HENDRICKX

○ Notre volume collectif **« Wallonie-Bruxelles : berceau de l'industrie sur le continent européen »** (255 p., 155 ill., sous couverture plastifiée), publié à l'occasion du congrès international de 1990, peut être obtenu désormais au prix de 900 FB (+ 100 FB de frais de port) à l'adresse du siège du P.I.W.B. Une aubaine ! Pensez aux fêtes !

Informations et agenda

○ **Un programme de recherche sur les poêleries en région couvinoise.**

L'Ecomusée de Treignes a entamé un nouveau programme de recherche sur ce secteur industriel qui a connu un développement particulièrement remarquable dans cette localité du Sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Les derniers fourneaux à l'ancienne s'éteignent progressivement, Nismes: 1875, Couvin: 1865, toute activité sidérurgique y est interrompue.

A la fin du XIX^e siècle, une nouvelle industrie prend progressivement son essor en région couvinoise: la fabrication de poêles et de fonte de bâtiment. Plusieurs usines se mettent progressivement en place, en 1888: *la Fonderie Saint-Joseph* est fondée par le Doyen Lambert, en 1891: *La Couvinoise* l'est par le milieu libéral de Couvin et *Les Fonderies de l'Eau Noire* sont créées à Couvin en 1907 puis *Saint-Roch* plus spécialisée dans la fabrication des radiateurs pour chauffage central, et *Les Fonderies du Lion* qui s'établissent à Frasnes-lez-Couvin, tout proche, en 1920. Après la seconde guerre mondiale, on assiste à un regroupement progressif de ces différentes entreprises et à la mise en place de procédés automatiques qui supplantent les modes de fabrication traditionnels.

Au départ, les ouvriers étaient recrutés en France toute proche. La rumeur signale même que *la Fonderie St-Joseph* fut créée dans un but humanitaire, pour offrir à Couvin aux ouvriers couvinois de l'ancienne métallurgie disparue un emploi qualifié et leur éviter ainsi de longs déplacements vers les centres de Fumay et de Revin.

Les échanges transfrontaliers s'amplifient pendant la période d'entre-deux-guerres par l'installation d'ateliers de fabrication en France, près de la frontière, pour contourner les mesures protectionnistes du gouvernement français. Toute l'histoire de cette industrie souligne les échanges permanents de main d'œuvre qualifiée et de savoir-faire entre la France et la Belgique. Est-il nécessaire de rappeler les fonderies fondées par Nestor MARTIN et Arthur son fils, le premier à Huy en Belgique, le second à Revin en France? DEVILLE à Charleville-Mézière a eu des contacts étroits avec la Fonderie de l'Eau-Noire-Somy à Couvin. Des poêleries couvinoises ont fabriqué des poêles en sous-traitance pour GODIN à Guise, etc.

L'histoire de la poêlerie souligne donc non seulement la perpétuation et la transmission d'un savoir-faire dans une région qui est le berceau de la révolution industrielle, mais aussi une osmose économique quasi permanente entre les deux régions frontalières.

Il faudra établir quels sont les modes de transition de l'activité ancienne et traditionnelle à la nouvelle production. Origine des techniques, formation de la main-d'œuvre et recrutement de celle-ci, origine des capitaux, nature des motivations des fondateurs. La poêlerie s'inscrit dans un réseau d'entreprises connexes locales ou lointaines, telles que la fourniture de fonte, le sable, le noir de fonderie, les faïenceries, l'émail, le chrome, les produits chimiques. Les liens entre ces différentes entreprises et la poêlerie, sont déterminés par l'existence d'un réseau de chemin de fer.

De plus, la poêlerie ouvre des perspectives d'analyse intéressantes qui concernent l'avènement du confort domestique. Toute la vie de la maison est modifiée par l'abandon du feu ouvert et l'adoption du poêle: cuisine, activité ménagère, autonomie des membres de la famille. Le poêle étant un meuble bien apparent dans la principale pièce de l'habitation, il s'adapte à l'évolution du goût, et en retour influe sur les choix esthétiques des consommateurs. Il faudra retracer les étapes de ces changements.

Enfin, après la seconde guerre mondiale, le mazout apparaît comme nouveau combustible, il nécessite une adaptation technique particulière pour effectuer sa combustion. Le déclin de cette industrie s'inscrit dans le contexte de la crise pétrolière et de la généralisation du chauffage central.

En région couvinoise, le collectage systématique de documents d'archives a été entamé. Il a permis de rassembler des documents intéressants: catalogues de fabrication, archives industrielles ainsi que des photographies de différentes époques. Une dizaine de témoignages ont déjà été enregistrés et retranscrits; ils concernent principalement des personnalités marquantes de ce milieu industriel. On se préoccupe également de rassembler le maximum de fabricats de cette industrie, principalement des poêles et des cuisinières, dans le but d'ouvrir une section chauffage dans notre musée des techniques.

Pour terminer, un appel à la collaboration: nous recherchons des documents de toute nature ainsi que d'anciens poêles fabriqués à Couvin, merci d'avance.

Jean-Jacques VAN MOL, Ecomusée de Treignes,
81, rue de la Gare - 5670 Treignes - 060/39.96.24

○ A la demande du TICCIIH international, chaque pays a été sollicité en vue de désigner ses quelques **«National Landmarks»** ou témoins incontournables (implications touristiques non exclues d'ailleurs) de l'archéologie industrielle sur son territoire. En Belgique, les deux comités régionaux ont travaillé séparément. Le P.I.W.B., pour sa part, a pour le moment choisi, au titre d'édifices «de grande échelle», les trois ensembles suivants: le Grand Hornu, les ascenseurs du canal du Centre, Bois-du-Luc. Il songe à d'autres exemples «de petite échelle», en complément, e.a. les Grandes Rames à Verviers, le Val-Saint-Lambert, éventuellement le site de Cheratte, voire l'une ou l'autre sucrerie (Waterloo, Oreye?). A Bruxelles, il a retenu de toute façon l'ensemble de Tours-et-Taxis pour sa valeur exemplaire.

○ Le P.I.W.B. a obtenu récemment une convention avec le cabinet de l'Aménagement du Territoire (Ministre A. Liénard) en vue de dresser, en six mois, **un inventaire «de référence»**, ou de sauvegarde, des sites immobiliers en Wallonie. Il s'agit d'établir, à l'intention des autorités compétentes, une liste minimum des bâtiments qu'il ne s'agirait pas de voir se perdre ou se dénaturer, par exemple à l'occasion de demandes intempestives d'occupation ou de changement. Le projet ne concerne pas la problématique de la réaffectation. Mme Mérenne du Séminaire de Géographie de l'Université de Liège a pour mission d'assurer le suivi scientifique de la convention, notamment par la mise au point d'une première base d'information. Des contacts ont été pris avec les fonctionnaires de l'Administration concernée dans chaque province.

On en reparlera en 1992.

○ Du 20 au 23 août 1992 se déroulera à Liège le **4^e Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique**. Pour tout renseignement, s'adresser à J. LIEBIN, Président de la section d'Archéologie industrielle, rue Sars-Longchamp 5, 7100 La Louvière (065/22.57.83 ou 22.93.88).

○ La première section du **Musée National du Papier** s'est ouverte dans les locaux de la Maison Cavens, place de Rome 11 à 4960 Malmedy (080/33.70.58). Le musée est accessible aux groupes sur rendez-vous pris une quinzaine de jours avant la date souhaitée; en juillet et août, il l'est de 15 à 18h.

○ Un réaménagement a rajeuni des salles du **Musée de la Pierre** depuis une bonne année et les collections se sont enrichies. Le musée publie un bulletin périodique. Adresse: «Les Amis du Musée de la Pierre», chaussée de Mons 419, à 7810 Maffle (068/28.01.41).

○ A l'occasion du colloque national sur les **châteaux d'eau** (16 mai 1991) est sorti de presse l'ouvrage collectif intitulé «**Unité dans la diversité. La Belgique des châteaux d'eau**», réalisé par l'ANSEAU et le Crédit communal de Belgique (192 p., 275 ill. dont 170 en couleur; prix relié 950 FB, broché 750 FB; commande à l'ANSEAU, chaussée de Waterloo 255/6, 1060 Bruxelles). Il rassemble des contributions détaillées: historique de l'alimentation en eau du pays; facteurs techniques de base relatifs à l'inscription du château d'eau dans la chaîne de la distribution d'eau; évolution morphologique de la typologie depuis cent ans; architecture et rôle paysager du château d'eau. De surcroît, le volume comprend l'inventaire précis de 871 châteaux d'eau, accompagné de tableaux statistiques et d'une liste onomastique précieuse. Une bibliographie clôture l'ouvrage.



Protection

○ Est classé comme monument, avec son site, le châssis à molettes ou «belle-fleur» du charbonnage de Sauwartan à DOUR (Hainaut).

○ Est proposée au classement comme monument la gare-pont de 1920 (aujourd'hui musée), avec ses escaliers d'accès, leurs rampes et les murs de soutènement, à CERFONTAINE (Namur).

Appel à tous!

(« Bulletin » du P.I.W.B.)

Nous cherchons de la matière rédactionnelle sur :

1. Articles et notes.

2. Publications et informations.

(livres/revues/actes/mémoires de fin d'études/revues de presse/
notes de lecture).

3. Protection.

(classements/législation/projets de réhabilitation/menaces et destruction).

4. Agenda.

(expos/manifestations/congrès/informations diverses/annonces).

5. Vie de l'association.

(rapports et administration P.I.W.B. : personalia/divers).

N.B. (les rubriques seront remplies en fonction des envois et des circonstances).

L'**échéance** des envois pour le n° **22** est fixée au 15 février 1992.
Merci!

Nous n'assumons aucune responsabilité en ce qui concerne les opinions émises et les illustrations utilisées par les auteurs.

Les auteurs d'articles ont droit à dix exemplaires justificatifs du bulletin, les auteurs de comptes rendus et de notes d'information à cinq exemplaires.

Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles

Association sans but lucratif — siège social :
Musée d'Armes, Quai de Maestricht, 8, B-4000 Liège (Belgique)
Tél. 041/23.31.78 ou 23.15.62

Conseil d'administration

Président: Claude GAIER
Vice-Présidents: Jacques LIEBIN
Jean-Jacques VAN MOL
Secrétaire: Jean DEFER
Trésorier: Jean DEFER
Membres: Albert BAETEN, André DAGANT, Henri-Joseph DELREE,
Jean-Pierre DUCASTELLE, Jean-Pierre GAILLIEZ, Luc-F. GENICOT,
Roger MOSSERAY, Jacques REYBROECK, Guido VANDERHULST.

Cotisations annuelles (voir page 31)

Membre individuel effectif:	500 FB
Associations culturelles:	750 FB
Associations commerciales:	1.000 FB
Membres protecteurs:	3.000 FB

A verser au compte 068-2019930-29 de l'A.S.B.L.
Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles,
8, Quai de Maestricht, 4000 Liège.

Bulletin périodique trimestriel

Publié avec l'aide de la Communauté Française
Rédaction: Luc-F GENICOT ou Jean-Pierre HENDRICKX, c/o C.H.A.B.
Collège Erasme, place Blaise Pascal, 1,
B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE — Tél. 010/47.48.73 ou 47.49.19
ou 47.45.89
René BRION
73, Berkendallaan - 1800 Vilvoorde
Tél. 02/267.25.53

Editeur responsable: Claude GAIER
35/11, rue F. Lapierre
B-4620 FLERON